

XYZ. La revue de la nouvelle

Les Mystères de la vie

André Berthiaume



Volume 1, Number 1, Spring 1985

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2680ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

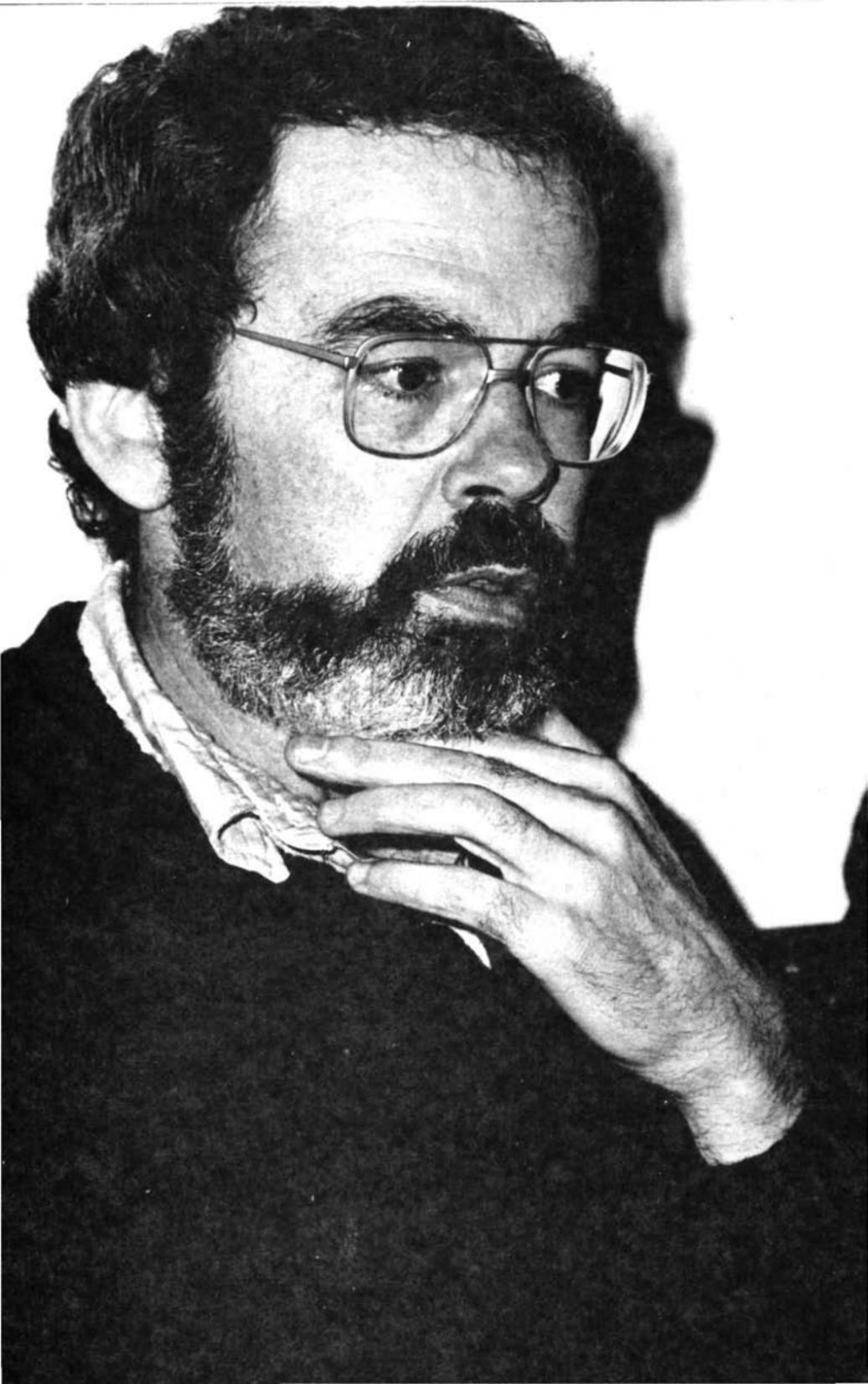
0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Berthiaume, A. (1985). Les Mystères de la vie. *XYZ. La revue de la nouvelle*, 1(1), 14–23.



Grand Prix de la science-fiction et du fantastique québécois

Le 25 mars dernier, avait lieu, à la salle des Boiseries de l'Université du Québec à Montréal, la deuxième remise du Grand Prix de la science-fiction et du fantastique québécois, doté d'une bourse de 1500\$. L'écrivain honoré cette année est André Berthiaume, auteur d'un recueil de nouvelles de nature fantastique intitulé Incidents de frontière (Leméac, 1984).

Né à Montréal en 1938, André Berthiaume, récipiendaire du Prix du Cercle du Livre de France en 1966, enseigne actuellement au département des Littératures de l'Université Laval. Incidents de frontière, qui lui mérita récemment le Prix Adrienne Choquette, est son troisième recueil de nouvelles.

André Berthiaume

Les Mystères de la vie

Mario et Lucie entrèrent dans le parc Lafontaine en se tenant par la taille, enlacés, amoureux, se bécotant à qui mieux mieux. Le garçon et la fille n'avaient d'yeux, de soupirs et de mains que l'un pour l'autre.

C'était un dimanche après-midi, une des dernières belles journées de l'été 59. Les gens flânaient, prenaient du soleil, observaient, lisaient. Certains faisaient de la bicyclette, d'autres nourrissaient les canards, les pigeons, les écureuils. Précédés de moniteurs, des groupes d'enfants se bouscuaient; plusieurs portaient la casquette des Royaux. De loin, un automobiliste cria à un robineux couché sur la pelouse: «Envoye, deboutte, flanc mou! Y est assez tard!».

Aux abords du Théâtre de verdure, des débris de toutes sortes jonchaient le sol: papiers gras, bouteilles, verres de carton, pailles chiffonnées, pelures d'oranges, paquets de cigarettes vides... Les poubelles débordaient. La veille au soir, il y avait eu un concert de jazz. Et le matin même, le Cardinal en personne avait pris la parole devant un rassemblement scout.

Jetant un coup d'oeil panoramique, Mario songea qu'ils auraient du mal à trouver un coin tranquille. Sa main droite prenait appui un peu plus bas que la taille de Lucie, là où la rondeur de la hanche s'accroissait et bougeait à chaque pas. Il sentait sous la robe légère les ondulations qui lui émoustillaient le scapulaire. Rien que d'entendre le martèlement des talons hauts sur l'allée d'asphalte le réjouissait.

Mario avait trouvé en Lucie une initiatrice hors pair. Après les résistances et les hésitations d'usage, ç'avaient été un déferlement, un torrent, une escapade prodigieuse, un embrasement. Tout l'excitait chez cette fille, de haut en bas et recto-verso. La longue chevelure, surtout quand elle la renvoyait tout du même côté et que ça lui faisait une longue flamme noire qui retombait sur son épaule. Les yeux qu'elle avait beaux, immenses, profonds. La bouche, aux lèvres charnues, rouges comme des framboises mûres, le cou bien lisse, la petite vallée accueillante, comme à l'abandon, que le décolleté laissait parfois entrevoir. Et les jambes nues, blanches, au mollet racé. Et cette façon sensuelle de marcher, de laisser deviner des choses...

C'était encore meilleur quand elle lui soufflait tout doucement à l'oreille: «Viens!» Mario avait l'impression de ne vivre que pour ces moments-là. Tout le reste n'avait pas d'importance. Qu'est-ce qui, en ce bas monde, pouvait bien avoir plus d'importance que la bouche, les mains, les seins, les hanches, les jambes de Lucie? Que ce corps, cette invitation permanente, ces jeux-là?

Mario et Lucie passaient malheureusement la plus grande partie de leur temps à tromper la surveillance des parents pour se minoucher à l'aise, pratiquer un *necking* convenable. Le salon de la belle-famille empêchait tout excès. Un grand miroir rectangulaire, au cadre doré, agrémenté d'arabesques narquoises, était suspendu sur le mur face au divan, si bien que lorsque les silences étaient trop longs ou les froissements de tissus trop éloquentes, la tête du beau-papa apparaissait dans la glace avec l'oeil de Caïn. Et, avant le départ de Mario qui prendrait le dernier autobus, Lucie avait ordre de ne pas laisser traîner les choses dans le vestibule, because les voisins.

Le problème, quand on était étudiant sans le sou dans un collège classique, c'était de trouver un coin tranquille pour parler avec sa petite amie de tout autre chose que du *Soulier de satin*.

Lucie et Mario allaient certainement se marier ensemble; ils étaient follement épris l'un de l'autre, monopolisaient chaque jour le téléphone pendant de longs moments. La jeune fille de dix-sept ans pensait sérieusement à son trousseau. La photo des futurs mariés paraîtrait dans *La Presse* et leur voyage de noces se ferait sûrement à Val-David. Les parents les trouvaient bien jeunes pour se fréquenter si régulièrement. Une fois par semaine, c'était la norme, de préférence le samedi soir, pendant que les adultes jouaient aux cartes ou regardaient la télévision.

Lucie étudiait l'anglais, la dactylo et la comptabilité dans un

Business College «pour jeunes filles seulement». Elle travaillerait certainement avant Mario qui pensait entreprendre des études de droit à l'Université de Montréal (dont la tour blanche rayonnait comme un phallus sur la montagne, concurrençait la croix). Mario songeait au droit sans conviction, ayant déjà renoncé au sacerdoce et à la médecine. Au fond, malgré les encouragements, les ambitions et les sacrifices de son père qui tenait une petite épicerie dans le nord de la ville, il se fichait pas mal du *Code civil*, lui préférant, à dix-huit ans, le dernier hit des Tear-Drops.

Ils trouvèrent enfin un endroit convenable sous le feuillage ombreux d'un érable numéroté (comme dans un camp de concentration); ils s'assirent en se calant le dos contre le tronc dont les arêtes fatiguaient quelque peu les côtes de Mario. Mais celui-ci n'en souffla mot car il avait mis un bras autour des épaules de Lucie et se sentait déjà mieux. Il ne fallut pas beaucoup de temps pour que les têtes se tournent l'une vers l'autre, que les lèvres, les mains se rencontrent, que les corps soient habités, possédés, consumés par une étrange braise. Certains passants ne manquaient pas de jeter vers le jeune couple un coup d'oeil indifférent, courroucé ou amusé.

Au cinéma ils avaient beau choisir la dernière rangée et, pendant la saison froide, utiliser les manteaux pour dissimuler leurs jeux compliqués de jambes et de mains, il y avait toujours un placier plus zélé que les autres qui venait braquer sa lampe de poche sur eux et les inviter à prendre leurs distances ou carrément la porte. Les films, Mario et Lucie s'en fichaient autant que du *Code civil*, même avec Burt Lancaster ou Gina Lollobrigida. Tout de même Lucie réclamait parfois un moment de répit pour reprendre son souffle et avoir une petite idée pas trop vague de l'intrigue; il s'agissait de faire bonne figure devant sa mère qui ne manquerait pas, le soir même, de la mettre à l'épreuve en ayant l'air de rien.

En été, le Mont-Royal leur avait paru un endroit propice aux épanchements; ils avaient eu tort car ils eurent maille à partir avec un policier à cheval qui patrouillait les sentiers et les avait vite repérés dans un buisson. Et comme Lucie avait très peur des chevaux, ils rayèrent la montagne de leur carte du Tendre.

Mario connaissait les vertus de calme et d'isolement d'une boîte téléphonique plantée à l'écart; quelques années auparavant, il en avait même fait sa salle de lecture plutôt que d'aller à la messe où il s'en-nuyait à mourir. Mais il s'avéra qu'une boîte téléphonique, même sise au fin fond d'un parc, était un habitacle trop étroit pour se faire des

papouilles et commandait des acrobaties éreintantes de même qu'une surveillance de tous les instants.

Les chantiers de construction n'étaient pas plus accueillants puisqu'il y avait souvent un gardien de nuit parfois secondé par un molosse. Mario et Lucie se seraient pourtant fort bien accommodés d'une banquette de bulldozer... Ou bien c'était les chats des ruelles qui venaient miauler autour d'eux avant de renverser un couvercle de poubelle, ce qui avait pour effet d'alerter le voisinage.

Tous ces inconvénients coupaient l'inspiration et le plaisir. Les policiers, les parents, les placiers, les chevaux, les chiens, les chats, tout ce qui vit, tout ce qui bouge conspirait pour empêcher Mario et Lucie de s'aimer très fort. Si bien que chacun connaissait à la fois bien et mal le corps de l'autre, l'ayant exploré en aveugle, par petits bouts, comme les morceaux d'un casse-tête affriolant, pas souvent détendu, désespérant de ne jamais pouvoir faire l'amour comme du monde. Il fallait donc inventer sans cesse, ruser, faire preuve d'imagination, ce qui finissait par exaspérer le jeune couple, déjà suffisamment exacerbé par une jalousie quasi malade. Dur apprentissage des sens et des sentiments, à une époque où le simple bécotage en public était scandaleux.

Lucie et Mario feraient comme bien d'autres. Dès que rentreraient les premières payes, ils se marieraient pour décamper et enfin baiser convenablement. Ils auraient enfin la paix, la sainte paix.

Depuis un bon moment, un type court, replet, portant feutre et cravate assortis, les observait de loin sans bouger, debout, bras tombant le long du corps, jambes écartées. Lucie s'en rendit compte la première et signala la chose à Mario qui, lui, ne savait plus très bien où il était; il avait du mal à ne pas confondre la silhouette grise du badaud avec les nombreux troncs d'arbres pleins d'yeux.

- Laisse-le faire, Lucie. T'occupe pas de lui.
- Il nous regarde drôlement, je te dis.
- T'es bien sûre que c'est nous autres qu'il regarde? C'est vrai que t'as de meilleurs yeux que moi.
- Il nous dévisage pis j'aime pas ça, Mario.
- Veux-tu qu'on change d'endroit?
- Viens, on va marcher un peu.

Ils se levèrent, s'époussetèrent un brin, se défripèrent et, main dans la main, descendirent lentement jusqu'au bord de la pièce d'eau. Lucie jeta un coup d'oeil derrière.

- Tiens, je le vois plus.

- Ton zouave?
- Il a disparu.
- Tu vois bien que tu t'en faisais pour rien.
- Il me faisait peur.

Ils arpentent lentement l'allée qui longe l'étang. Les canards se regroupent. La lumière scintille à la surface de l'eau, ridée uniformément comme l'écorce des arbres.

Soudain Lucie étouffe un cri. Un individu bien mis, court de pattes, rondelet, portant un feutre gris, bloque l'allée en dirigeant sur elle une grosse badge étincelante.

— Sais-tu ce que c'est, ça? demande-t-il avec une sorte d'indignation dans la voix et en suant à grosses gouttes.

— Police? demande Mario d'une voix mal assurée.

— En plein ça, mon gars. Tu viens de gagner le *jack-pot*.

Le policier en civil rengaine bien vite sa badge dans la poche de son veston et croise les bras en ne quittant pas les jeunes gens de ses petits yeux aussi noirs que sa fine moustache.

— Je vous ai à l'oeil depuis que vous êtes entrés dans le parc. M'a dire comme c'te gars, vous êtes de jolis moineaux, vous deux?

Mario sentit un froid de pôle dans le dos, plus gênant que la pelouse mouillée, plus agaçant que l'écorce de l'érable de tout à l'heure.

— C'est un endroit public, le parc Lafontaine, poursuit l'homme de sa voix sèche. C'est pas une chambre d'hôtel. Y a des places spéciales pour faire ce que vous avez envie de faire.

Il avait enlevé son chapeau et s'épongeait le front avec son mouchoir largement déplié.

— Que c'est qu'on a envie de faire? demanda Lucie avec une belle innocence.

— Veux-tu me faire niaiser, toi, la petite? Y a des gens honnêtes ici. Pis des enfants, au cas où tu t'en serais pas rendu compte.

Il se tourna brusquement vers Mario:

— C'est-tu ta blonde *steady*, au moins?

— Oui, fit Mario sans hésiter.

— On faisait rien de mal, renchérit la jeune fille.

L'homme réagit vivement, s'empourprant tout d'un coup:

— Rien de mal? T'es aux as, toi! Vous mériteriez que je vous emmène tous les deux au poste!

Mario pensa qu'il valait mieux éviter ce désagrément. D'étranges histoires circulaient sur les malchanceux qu'on emmenait au

poste. On les tabassait une partie de la nuit et le lendemain on les accusait d'avoir uriné dans un endroit public. Et valait mieux plaider coupable pour ne pas avoir d'ennuis supplémentaires.

— On faisait rien de mal! répéta avec force Lucie.

— Toi, tu mériterais d'être accusée de moeurs légères! Sais-tu ce qui arrive aux filles comme toi qui sont accusées de moeurs légères? On les envoie aux travaux forcés avec les communisses!

— Vous exagérez pas un peu? demanda Lucie, pas le moins du monde impressionnée.

— Si j'avais une fille comme toi, m'a dire comme c'te gars, je serais pas fier!

La conversation entre le flic et Lucie s'envenimait. Des badauds commençaient à observer le trio. Pendant cet échange acerbe, où Lucie et l'agent étaient nez à nez (quoique Lucie fût plus grande), les trois interlocuteurs s'étaient quelque peu déplacés et par un singulier hasard l'agent se trouvait à tourner le dos à la mare aux canards qui miroitait au soleil.

C'est alors que Lucie et Mario échangèrent un rapide coup d'oeil et eurent la même étincelle dans les yeux; Mario n'eut qu'à tendre le bras gauche et, en même temps, Lucie le bras droit pour que, dans un *splash* spectaculaire, leur vis-à-vis, bousculé par deux puissants ressorts, perde l'équilibre et bascule dans les trois pieds de la barbotière, effarouchant les petites voiles blanches en papier que des enfants avaient poussées.

Le temps que le policier reprenne ses esprits, son souffle, son chapeau, ses principes et sa badge, Lucie et Mario étaient déjà loin. Spontanément ils avaient pris en courant la direction sud plutôt que celle, opposée, du monument de Dollard... et du poste de police no 25 qui bordait le parc.

L'état humide, ruisselant dans lequel l'agent se trouvait ainsi que sa corpulence interdisaient toute velléité de poursuite. À l'autre bout du parc, aux abords de la Bibliothèque municipale, Mario songea qu'ils auraient mieux fait, aujourd'hui, d'aller voir le dernier film de Danny Kaye, d'autant que la cote morale, «pour tous», n'y voyait pas d'inconvénient.

Voyant qu'ils n'étaient pas suivis, les adolescents s'arrêtèrent en bas de la rue Amherst pour souffler un peu. Lucie s'appuya contre un lampadaire pour enlever ses chaussures.

Si j'avais su qu'on allait faire une course pareille, j'aurais pas mis mes talons hauts!

Mario gardait le silence, rongeaient son frein.

— Qu'est-ce qu'on fait maintenant? demanda Lucie, pieds nus sur le trottoir, une chaussure à chaque main.

— Je sais pas, dit Mario, un peu piteux.

— On va descendre jusqu'à Sainte-Catherine.

— On va se payer une graisseuse pis un roteux? ironisa Mario. Lucie éclata de rire.

— Non, on va regarder les vitrines des magasins.

— Ah bon, fit l'autre en fronçant les sourcils.

— Je sais que t'haïs ça, mon chou, mais je vois pas ce qu'on peut faire d'autre pour le moment. À moins que tu préfères un pèlerinage à l'Oratoire Saint-Joseph?

Mario haussa les épaules, regardant droit devant lui, les dents serrées.

— Qu'est-ce que t'as? demanda Lucie, s'approchant de lui et prenant son bras. T'as l'air tout triste... Oublie ça, voyons. C'est pas grave. Des parcs, y en a d'autres. À quoi tu penses? Où es-tu, Mario?

— Pas loin, Lucie, pas loin.

— Tu m'aimes?

— Tu sais bien que oui. Pourquoi tu me demandes ça?

— Parce qu'il faut que tu me le dises souvent.

Mario s'arrêta de marcher, se tourna vers Lucie, lui prit doucement la tête dans ses mains et lui dit:

— Je t'aime, Lucie. Je t'aimerai toujours.

La jeune fille sourit. Mario ajouta sur un ton badin:

— Et j'ai besoin de toi pour écoeufer la police!

À ce moment précis, une sirène leur fit dresser l'oreille avant de s'éloigner. Lucie se rechaussa et, main dans la main, le jeune couple poursuivit sa route, tendrement mais avec une correction résignée.

C'est au cours de la semaine suivante que le très honorable Maurice Le Noblet Duplessis, âgé de 69 ans, fut atteint d'une hémorragie cérébrale alors qu'il visitait Schefferville, à 720 milles du parc Lafontaine. Le Premier Ministre fut transporté d'urgence à l'hôpital de l'Iron Ore Company et décéda quelques jours plus tard.

Par la suite, le premier vendredi d'octobre, Lucie eut la drôle d'idée d'aller à confesse. Elle eut affaire à un redoutable et persuasif abbé qui lui fit bien plus peur que l'agent du parc Lafontaine. Elle changea complètement, regretta tout, devint subitement prude, s'ar-

rangea, la famille aidant, pour ne plus se trouver seule avec Mario qu'elle éloigna même peu à peu. Ses parents l'avaient-ils convaincue que ce jeune homme n'était pas sérieux, qu'il n'avait pas d'avenir? Les fêtes de fin d'année vinrent consommer la rupture et Mario ne revit jamais Lucie.

André Berthiaume est né à Montréal en 1938. En plus de sa collaboration à plusieurs revues, il nous a donné un roman et quelques recueils de nouvelles dont le tout récent *Incidents de frontière*, Montréal, Léméac, 1984 (Prix Adrienne-Choquette 1984).